Notes sur la socialisation du travail et la coopération

Fabrizio Carlino

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/grm/1009>

DOI : 10.4000/grm.1009

ISSN : 1775-3902

Éditeur

Groupe de Recherches Matérialistes

Référence électronique

Fabrizio Carlino, « Notes sur la socialisation du travail et la coopération », *Cahiers du GRM* [En ligne], 11 | 2017, mis en ligne le 19 décembre 2017, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/grm/1009> ; DOI : 10.4000/grm.1009

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© GRM - Association

Notes sur la socialisation du travail et la coopération

Fabrizio Carlino

- 1 Le capitalisme cognitif a été défini par Toni Negri et Carlo Vercellone, dans un article qui résume les points-clés de la position « post-opéraïste » autour de cette notion, comme « un système d'accumulation » caractérisé par le fait que « la valeur productive du travail intellectuel et immatériel devient dominante »¹. Et, puisque ce caractère dominant n'est pas quantitatif mais qualitatif, ce qui est décisif, pour le passage du capitalisme industriel au capitalisme cognitif, n'est pas la disparition empirique de la grande usine : ce qui change, dans cette lecture du capitalisme contemporain, est « l'axe central de la valorisation du capital », qui porte aujourd'hui « directement sur l'expropriation à travers la rente du commun et sur la transformation de la connaissance en marchandise »².
- 2 Il ne suffit donc pas de reconnaître que, pour Negri et Vercellone, ce n'est pas uniquement l'immatérialité des nouvelles formes de travail qui constitue l'originalité du capitalisme cognitif. En réalité, cette définition du nouveau système d'accumulation s'appuie sur l'hypothèse d'un nouveau type de rapport entre le travail et le capital, un rapport considéré comme un produit des transformations impulsées par la lutte de classe : le capitalisme cognitif serait le « résultat d'un processus de restructuration à travers lequel le capital essaie d'absorber et de soumettre de manière parasitaire les conditions collectives de la production de connaissance, en étouffant le potentiel d'émancipation inscrit dans la société du *general intellect* »³. Il y aurait donc une opposition, du point de vue logique aussi bien qu'historique, entre la genèse du capitalisme cognitif et la « formation d'une économie fondée sur la connaissance », dont le moteur serait la puissance du travail vivant. La prédominance du travail immatériel serait donc le présupposé à la fois logique et historique du capitalisme cognitif.
- 3 L'opposition qui est à la base de cette définition se fonde sur un rapport d'extériorité entre le travail vivant qui produit de la richesse et le capital qui se l'approprie, une idée qui est la base de la position post-opéraïste concernant le post-fordisme. Ce rapport d'extériorité présuppose l'identification du travail vivant, en tant qu'activité, à la force-

travail, en tant que puissance, aussi bien que, comme l'ont opportunément remarqué Riccardo Bellofiore et Massimiliano Tomba, l'abandon de la distinction marxienne entre force-travail et travail concret – un abandon qui peut s'appuyer sur certains textes de Marx lui-même, tel les *Grundrisse*, où justement la différence entre les deux concepts n'est pas toujours clairement établie, dans la mesure où le terme travail peut y être utilisé à la fois pour désigner la capacité de travail et le travail effectivement dépensé⁴.

- 4 Cette identification est en réalité une réduction du travail comme activité à la force-travail ; en effet, et de manière paradoxale, l'origine d'une telle identification est précisément la distinction sur laquelle Mario Tronti avait mis l'accent dès l'époque des *Quaderni Rossi*, entre la classe ouvrière et la force-travail. A ceci près que, comme le soulignent encore Bellofiore et Tomba, cette distinction trontienne doit être comprise dans le cadre de sa conception du travail comme étant à la fois interne et s'opposant au capital, alors que certains courants opéraïstes ont ensuite transformé cette intuition du double caractère du travail dans une séparation adialectique – celle, justement entre la force-travail « totalement intégrée dans le capital », c'est-à-dire les travailleurs au travail, et la classe ouvrière en tant que négativité absolue, soit les travailleurs refusant le travail. Ainsi, dans l'opéraïsme théorique qui précède les analyses sur les transformations introduites par le capitalisme cognitif, ces théorisations débouchent sur l'idée que le capital, à travers l'achat de la force-travail, s'approprie en même temps le travail vivant ; d'où la thèse que l'antagonisme des travailleurs ne peut s'exprimer que par le refus du travail. Les travailleurs qui composent la classe ouvrière n'existent dans cette perspective que dans la mesure où ils ne travaillent pas. Autrement dit, les travailleurs au travail disparaissent de l'horizon de la subjectivité politique.
- 5 Or, l'un des principes fondamentaux des analyses post-opéraïstes du capitalisme cognitif, consiste au contraire dans le fait que le travail immatériel produit de la richesse dont le capital s'approprie de manière parasitaire. Ce qui semble se produire dans ce cas de figure c'est une deuxième inversion : dans la distorsion de la distinction trontienne entre force-travail et travail vivant, le travailleur est totalement intégré dans le capital, tandis que la subjectivité ouvrière se définit par sa négation du travail ; par contre, dans les analyses post-opéraïstes du capitalisme cognitif, la subjectivité multitudinaire coïncide précisément avec le travail immatériel en tant qu'activité diffuse dans la société. Ce n'est qu'un paradoxe apparent : ce qui fonde tant l'idée d'un travail entièrement intégré dans le capital, auquel fait face une classe ouvrière qui est la pure négation du travail, que l'idée d'un travail immatériel, auquel fait face un capital radicalement extérieur au travail, c'est le même principe d'une séparation – dans le premier cas, on a affaire à une séparation entre, d'une part, l'unité capital-travail et, d'autre part, la classe comme sujet politique ; dans le deuxième cas, on a affaire à une séparation entre capital et travail immatériel (celui-ci étant à la fois en puissance et en acte)⁵.
- 6 Ce qui change, c'est la production de valeur, qui coïnciderait désormais avec la richesse : le travail immatériel produirait de la richesse sociale sur la base d'une coopération indépendante du capital. Autrement dit, alors que dans le dispositif opéraïste il était possible de garder une triangulation dialectique, par laquelle le travailleur assurait le lien entre le travail productif de plus-value *interne* au capital et la subjectivité de la classe s'insurgeant *contre* le capital, selon le dispositif du travail immatériel nous sommes confrontés à une production de richesse-valeur qui se joue entièrement en dehors du capital et qui exclut par conséquent la figure du travailleur au travail qui était à la fois

interne au capital en tant que producteur de plus-value et ennemi capital en tant qu'élément de la composition de classe.

- 7 C'est en ce sens donc que ce que Vercellone appelle le nouveau rapport capital/travail est l'une des expressions ultimes de l'obsolescence de la loi de la valeur-travail que Negri a annoncée depuis longtemps⁶.
- 8 C'est donc moins l'immatérialité du travail que sa forme sociale, qui tend à annuler la séparation entre travailleurs et moyens de production, qui constitue le présupposé logique et historique de la sortie du capitalisme industriel. En effet, Negri affirme que dans la perspective de la *socialisation du travail* « le capital ne devient productif que dans la mesure où il capte des valeurs préconstituées par le travail social »⁷.
- 9 C'est là l'enjeu du geste théorique consistant à placer la formation de nouvelles formes de travail avant la genèse du capitalisme cognitif : les processus cognitifs en soi sont déjà productifs dans la société si bien que le capital, pour continuer à en extraire de la valeur, est forcé d'exercer une fonction de blocage, en essayant d'arrêter les « mouvements de connaissance, de coopération, de langage ».
- 10 Le problème se pose alors de savoir quelle est l'origine de cette force productive qui précède l'emprise parasitaire du capital et qui constitue par conséquent le présupposé du passage au capitalisme cognitif. La force productive, selon Negri, vient des sujets et s'organise dans la coopération. Il est évident que cette coopération, contrairement à la coopération analysée par Marx dans la Section IV du Livre I du *Capital*, non seulement se met en place indépendamment du capital, mais se soustrait par sa nature à l'emprise du capital : « A l'époque du *General Intellect*, la coopération productive n'est donc pas imposée par le capital mais elle est au contraire une capacité de la force de travail immatérielle, du travail mental qui ne peut qu'être coopératif, tout comme le travail linguistique qui ne peut que s'exprimer sous forme coopérative »⁸.
- 11 Il est évident aussi que cette idée de la coopération comme expression de la puissance propre à la force-travail des sujets de l'économie fondée sur le travail immatériel, laquelle surgit et se développe de manière autonome vis-à-vis du capital, nous ramène à une conception précapitaliste de l'organisation du travail – ce dont Negri semble être parfaitement conscient, si bien qu'il écrit que « le développement capitaliste nous a pour ainsi dire conduit au point où une *nouvelle accumulation originaire* s'est mise en place, une accumulation dont la clé devient le *General Intellect* lui-même »⁹.
- 12 Dans cette perspective, la question de la périodisation du mode de production capitaliste devient cruciale. L'élément central et prioritaire de cette périodisation, écrit Negri, est « la définition théorique de la grande industrie, c'est-à-dire son concept »¹⁰. Il distingue donc deux phases qui marquent la transformation de la phase de la grande industrie, et qui conduisent à la sortie du capitalisme industriel : une première période allant de la Commune de Paris jusqu'à la Révolution de 1917 ; et une deuxième période qui se termine en 1968¹¹. Ce qui nous intéresse davantage ici, est le passage des années 1970.
- 13 Tout d'abord, les processus de travail deviennent « des procès d'automation des usines et d'informatisation du social », à savoir une « mise au travail du social tout entier ». C'est justement la phase de l'ouvrier social, chargé des « fonctions de coopération du travail à travers des réseaux productifs sociaux ». Ici, c'est la composition du prolétariat qui est qualifiée de « sociale » et d'« immatérielle, du point de vue de la substance du travail », ainsi que de « mobile et multiforme du point de vue de ses formes »¹².

- 14 En revanche, dans son analyse de l'obsolescence de la loi de la valeur, donc de la fin du capitalisme industriel, Vercellone met l'accent sur les conflits portant sur les rapports savoir/capital et sur le contrôle des puissances intellectuelles de la production. C'est cette conflictualité qui marquerait la crise du fordisme, conduisant à la « formation d'une intellectualité diffuse » et au développement des services collectifs du *Welfare*, qui ont jeté à leur tour les « bases pour la naissance d'une économie fondée sur le rôle moteur du savoir et sur sa diffusion ».
- 15 Cette conflictualité peut nous aider à comprendre dans quel sens l'opposition et l'antécédence historiques et logiques de la formation de l'économie fondée sur la connaissance par rapport à la transition du capitalisme industriel au capitalisme cognitif sont au centre de l'interprétation post-opéraïste du travail immatériel, tout en précisant pourquoi il est important d'insister sur le caractère non-empirique de l'hégémonie du travail immatériel.
- 16 En effet, ce qui est produit en premier lieu par le développement du capitalisme industriel sont les « conditions collectives de la production des connaissances » ; ce n'est que suite aux conflits déclenchés par ce développement des puissances intellectuelles que le capital est forcé, pour se valoriser, de s'approprier un commun qui est déjà là comme produit de la société du *General intellect* et de transformer la connaissance, elle aussi produite par la coopération sociale, en une « marchandise fictive ». Donc, tout en étant opposé au capitalisme cognitif, le processus de dématérialisation du travail est la transformation qui marque l'essor de la « dimension cognitive et intellectuelle du travail ».
- 17 Or, Vercellone précise que « cette montée du travail cognitif est loin d'être l'apanage d'une élite de travailleurs de la recherche et développement (R&D) ou des secteurs à haute intensité de connaissance et information »¹³. Bien au contraire, « elle se manifeste dans toute activité productive, matérielle ou immatérielle »¹⁴, et concerne aussi les activités à intensité technologique faible. C'est donc conformément à la façon dont Marx étudie la grande industrie, c'est-à-dire en tant que lieu d'expression d'une forme spécifique de la contradiction capital-travail, que Vercellone essaie d'aborder les nouvelles manifestations du travail immatériel en tant que lieu d'expression des transformations de l'antagonisme capital-travail.
- 18 En effet, même dans cette analyse proposée par Vercellone, ce qui apparaît comme décisif pour la transition vers le capitalisme cognitif, c'est moins la nature immatérielle du travail que la capacité inédite des travailleurs d'exercer un contrôle direct sur leur propre travail, un contrôle que le capital pour survivre doit limiter autant que possible.
- 19 Ce n'est donc ni le degré d'immatérialité du procès de production ni sa diffusion par rapport à la production industrielle qui différencie la nouvelle phase du capitalisme par rapport à la précédente, mais le fait que l'incorporation et la mobilisation des « connaissances vivantes » par les travailleurs deviennent qualitativement prépondérantes par rapport à l'incorporation des savoirs formalisés dans le capital fixe.
- 20 Le discours post-opéraïste encore une fois ne tient pas tant au caractère matériel ou immatériel de la production et des produits, qu'à la nature et à l'organisation de l'activité productive. Ce qui transforme le rapport capital/travail de ce point de vue est moins l'immatérialité des biens et des activités que le caractère de la coopération post-fordiste, qui, tout comme la coopération manufacturière précapitaliste, semble être une force sociale adéquate à la nature technique du procès de production que le capital s'approprie.

- 21 Sans vouloir épuiser dans ces notes les enjeux de ces questions, on peut se demander si et dans quelles limites la conception de la coopération que nous venons d'esquisser rétablit une correspondance entre nécessité technique et organisation du travail, et surtout si ce rétablissement est pertinent pour la compréhension du capitalisme actuel.
- 22 Il est peut-être utile de rappeler quelques éléments de l'analyse marxienne du passage de la manufacture à la grande industrie, donc de la subsomption formelle à la subsomption réelle du travail sous le capital. « Aux débuts du capital », son commandement avait un caractère « purement formel et presque accidentel » ; il se réalisait comme soumission « aux ordres du capital » d'un certain nombre d'ouvriers, qui pourtant continuaient à travailler selon leurs compétences techniques traditionnelles :
- Mais dès qu'il y a coopération entre des ouvriers salariés, le commandement du capital se développe comme une nécessité pour l'exécution du travail, comme une condition réelle de production. Sur le champ de la production, les ordres du capital deviennent dès lors aussi indispensables que le sont ceux du général sur le champ de bataille¹⁵.
- 23 Autrement dit, il y a selon Marx une nécessité technique liée à la direction et à l'organisation d'un procès de travail qui voit une concentration à grande échelle des instruments de travail et des forces de travail.
- 24 Mais, dans le passage à la production de la plus-value relative, la planification de la combinaison de différents processus de travail vise avant tout l'auto-valorisation du capital, ce qui fait que « entre les mains du capitaliste la direction n'est pas seulement cette fonction spéciale qui naît de la nature même du procès de travail coopératif ou social, mais elle est encore, et éminemment, la fonction d'exploiter le procès de travail social, fonction qui repose sur l'antagonisme inévitable entre l'exploiteur et la matière qu'il exploite »¹⁶.
- 25 Ce qui signifie que la coopération n'est pas ici seulement une nécessité interne du processus de travail, mais qu'elle est extérieure aux ouvriers comme une « force du capital qui les réunit »¹⁷.
- 26 Il ne s'agit donc pas de nier que dans le processus d'achat et de vente d'une force-travail individuelle se développe de manière naturelle une force productive du travail social ; mais, dès que l'ouvrier rentre dans le procès de travail institué par le capital, la force productive qu'il développe est la force productive du capital :
- Parce que la force sociale du travail ne coûte rien au capital, et que, d'un autre côté, le salarié ne la développe que lorsque son travail appartient au capital, elle semble être une force dont le capital est doué par nature, une force productive qui lui est immanente¹⁸.
- Et ce, bien qu'une telle force relève de la capacité naturelle du travail de développer la coopération.
- 27 Par conséquent, si dans le discours post-opéraïste la grande industrie est vue comme une forme dépassée, c'est que cette capacité naturelle n'est plus activée par le capitaliste, mais peut se développer dans une coopération sociale adéquate aux nécessités internes de la production, et non à la auto-valorisation du capital – ce qui est rendu possible par l'immatérialité du travail. Ce qui impliquerait la disparition, au moins tendancielle, de la forme despotique que la coopération assumait auparavant, lorsqu'elle était non seulement appropriée, mais activée, par le capital.
- 28 Cet écart entre, d'une part, la coopération dans la grande industrie, telle que l'analyse le texte marxien, et, d'autre part, la coopération sociale indépendante vis-à-vis du capital,

postulée par certaines théorisations du travail immatériel, cet écart donc peut constituer un point de départ adéquat pour montrer que le discours post-opéraïste sur le capitalisme cognitif et sur le caractère technique-politique de l'organisation contemporaine du travail reste problématique. Ce qui fait problème est précisément la pertinence de l'idée selon laquelle les formes contemporaines dans lesquelles se réalise la disposition sociale à la coopération contiendraient une tendance à l'obsolescence du despotisme du capital sur le travail.

NOTES

1. Antonio Negri, Carlo Vercellone, « Il rapporto capitale/lavoro nel capitalismo cognitivo », *Posse*, octobre 2007, p. 46 (nous traduisons).
2. *Ibid* (nous traduisons).
3. *Ibid* (nous traduisons).
4. Cf. Riccardo Bellofiore, Massimiliano Tomba, Marx et les limites du capitalisme : relire le « fragment sur les machines », in *Période*, septembre 2015, <http://revueperiode.net/marx-et-les-limites-du-capitalisme-relire-le-fragment-sur-les-machines/>.
5. Cf. *Ibid*.
6. Cf. aussi Rémy Herrera, Carlo Vercellone, « Transformations de la division du travail et general intellect », in Carlo Vercellone (dir.), *Sommes-nous sortis du capitalisme industriel ?*, Paris, La dispute, 1993.
7. Antonio Negri, *Guide. Cinque lezioni su Impero e dintorni*, Milan, Cortina, 2003, p. 73 (nous traduisons).
8. *Ibid* (nous traduisons).
9. *Ibid* (nous traduisons).
10. *Ibid.*, p. 43 (nous traduisons).
11. *Ibid.*, p. 43-48 (nous traduisons).
12. *Ibid.*, p. 48-49 (nous traduisons).
13. C. Vercellone, La legge del valore nel passaggio dal capitalismo industriale al nuovo capitalismo, Euronmade <http://www.euronmade.info/?p=644> (nous traduisons).
14. *Ibid*. (nous traduisons).
15. Karl Marx, *Le Capital*, Livre I, Section IV, § 13, « La coopération » <https://www.marxists.org/francais/marx/works/1867/Capital-I/kmcapI-13.htm>
16. *Ibid*.
17. Giuseppe Antonio Di Marco, *La lotta di classe e lavoro salariato nella produzione post-fordista*.
18. K. Marx, cit. <https://www.marxists.org/francais/marx/works/1867/Capital-I/kmcapI-13.htm>

RÉSUMÉS

Cet article s'interroge sur le rapport entre coopération sociale et fin du despotisme, à partir du discours post-opéraïste sur le capitalisme cognitif et le travail immatériel.

INDEX

Mots-clés : coopération, capitalisme cognitif, travail immatériel, grande industrie, Negri, Vercellone, Marx

AUTEUR

FABRIZIO CARLINO

Docteur en philosophie de l'Università del Salento et Paris Sorbonne, Fabrizio Carlino s'intéresse à l'histoire du marxisme et de l'hégélianisme au XXe siècle. Courriel : fbr.carlino@gmail.com